

LA GAZETTE DE LURS

de François Richaudeau

N° 34

SOMMAIRE

- **p 1 : La Gazette est bien vivante**
Jean Marie Kroczek
- **p. 2 : La part des albums dans la littérature de la jeunesse**
Yvonne Chenouf
- **p.4 : Apprendre à lire n'est pas une affaire de méthode.**
Evelyne Charmeux
- **p.6,7 : Lire ou déchiffrer ?**
Jean Marie Kroczek
- **p.7 : Refonder les liens entre l'école et la lecture publique.**
Thibaut Canuti
- **p.8 : Sur l'île Ferry, rien ne va plus ! Les rythmes scolaires**
Dominique Grandpierre
- **p. 10 : L'enseignement au Maroc.**
Patrick Erard
- **p. 11 : Noce de plume et de pin-
ceau.** Anne Marie Vidal
- **p. 12 : L'esprit soufflait un peu
dans le désordre ...**
Bruno Dardelet
- **p. 13 : Gérard Blanchard, un
homme de passion.**
François Richaudeau
- **p. 14 : L'agueusie typographique**
Alain Bauer
- **P. 15 : La lettre comme image**
Alain le Métayer
- **P. 16 : suite édito**

La Gazette de Lurs bien vivante

Qui pouvait imaginer en 1993, au début des transformations induites par la P.A.O. qu'une petite brochure aussi modeste que La Gazette de Lurs allait poursuivre son aventure aussi longtemps?

A l'origine, c'est l'histoire d'un imprimeur passionné par l'écrit qui, après avoir conduit des recherches sur la lecture, publié des ouvrages sur l'écriture et la lisibilité, dirigé les éditions RETZ, se retire à Lurs et entreprend de lancer un bulletin, afin de poursuivre des échanges avec ses amis.

Paraîtra en 1993, le premier numéro de La Gazette de Lurs. Plus de vingt et un ans après, le numéro 34 est diffusé. Le réseau d'auteurs, d'amis graphistes, d'écrivains, de pédagogues, d'imprimeurs continuent de lire, d'échanger, de produire de s'intéresser aux débats d'idées, à la culture du livre et aux sciences humaines.

De nouveaux auteurs publient des articles et renforcent le noyau dur de l'équipe éditoriale de La Gazette qui compte deux versions : l'une sur support papier et une autre sous forme numérique. En outre, deux lettres mensuelles électroniques animées par Dominique Grandpierre, un des piliers de La Gazette complètent ce journal.

Saluons l'arrivée de nouveaux auteurs très engagés dans les structures publiques ou associatives auxquelles ils appartiennent : **Thibaut Canuti**, directeur de la médiathèque départementale du Var qui a organisé au printemps dernier une journée passionnante sur le thème de la refondation du lien entre bibliothèques et école, .../...

LA PART DES ALBUMS

On devient lecteur parce qu'on est témoin d'actes de lecture, associé à ces actes, informé sur les écrits (leur fonction, leur fonctionnement) et que ces usages, pour évoluer, sont théorisés, entraînés.¹ L'album, support parmi d'autres, n'est ni plus ni moins important que les autres supports : son univers particulier sollicite des comportements concourant (comme les autres comportements suscités par d'autres écrits) à la formation toujours évolutive du lecteur.

L'album est souvent conçu pour être lu à un jeune public dans un but de plaisir littéraire et de découverte du monde écrit. Ce support, agréable à feuilleter (couleurs, images, originalité des formats) accueille une diversité d'écrits (narratifs, informatifs, poétiques) avec des maquettes qui, parfois, rendent *remarquables* (typographie, mise en page)² des structures repérées à l'oreille (chronologie, reprises). La lecture, d'emblée globale, embrasse un dispositif visuel *inouï* (inécoutable).

L'album confie à ses propriétés formelles (son format, ses pages découpées, trouées, pliées, son grain de papier, etc.) une partie du sens.³ La lecture linéaire profite d'un format paysage, les pages qui se déplient favorisent la prévision et la vérification, la première et la quatrième de couverture, les pages de garde et les pages de titres ouvrent des horizons évolutifs. Cet appareil (apparat) considère la compréhension comme un acte volontaire de

sélection et de combinaison d'éléments épars.

L'album privilégie une relation interactive du texte et de l'image et ce dispositif présente de multiples intérêts⁴ : quand l'image illustre le texte, le lecteur contrôle sa compréhension en allant de l'un à l'autre, quand le texte et l'image se complètent, le lecteur apprend à réduire l'inconnu (du texte ou de l'image) par le connu (du texte ou de l'image) et quand le texte et l'image sont indépendants voire concurrents, le lecteur investit les blancs ou les décalages comme des espaces supplémentaires de significations.

Avec ces langages (texte/image), l'album élargit le jeu des références en offrant des pages polygraphiques (pas seulement dans le documentaire) qui réclament un traitement particulier : Rascal insère de la poésie et du Van Gogh dans un road movie américain, Béatrice Poncelet grave du texte dans l'image, greffe de l'image sur le texte, Claude Ponti insère des cartes ou des partitions au milieu de ses récits illustrés.⁵ Le lecteur doit, en permanence, moduler son rythme, diversifier ses approches, réajuster ses buts.

En s'appuyant sur plusieurs médiums (écriture, image), l'album éduque le lecteur à travailler avec des langages différents, à comparer leur contribution réciproque, à apprécier les effets spécifiques. Si tout conte vit sur des scénarios immuables, le fait d'accrocher ses mystères par de grandes images fascinantes de violence⁶ ou d'exciter ses parts

DANS LA LITTÉRATURE DE LA JEUNESSE

.../...d'intrigues en l'insérant dans les cases colorées d'une bande dessinée trépидantes⁷ prolonge autrement ses échos, diffuse autrement ses visions. Par sa taille spectaculaire et sa dimension limitée (une soixantaine de pages), l'album permet de considérer l'œuvre dans sa totalité, de la parcourir individuellement à différentes allures (contemplation, manipulation, vision globale, recherche du détail, association, dissociation) et collectivement en partageant sa consultation (chercher, montrer, comparer, prouver). Ces conditions grossissent ce qui se passe dans toute lecture : un enracinement des passions intimes par leur socialisation.⁸

Yvonne Chenouf,

Association Française pour la Lecture
(www.lecture.org)

1 - Le logiciel Ideographix accompagne, structure et perfectionne cet entraînement (www.lecture.org)

2 - Les éditions Didier Jeunesse soignent si bien leurs maquettes que les pages sont de véritables partitions (à interpréter donc).

3 - Voir notamment les éditions MeMo

4 - *Lire l'album*, Sophie Van der Linden, L'atelier du poisson soluble

5 - *Le Voyage d'Oregon* (Rascal & Louis Joos, Pastel), *Chez Elle*, *Le Panier*, etc. (Béatrice Poncelet, Seuil), *Ma Vallée*, *Parci et Parla* (Claude Ponti, L'école des loisirs)

6 - *Le Chat botté*, *La Reine des neiges*, Stasys Eidrigevicius, Grasset, coll. Monsieur chat ou Nord Sud.

7 - *John Chatterton*, *Lilas*, *Le Grand sommeil*, Yvan Pommaux, L'école des loisirs

8 - Voir les films réalisés par Jean-Christophe Ribot pour l'AFL (www.lecture.org) : *Une fin de loup* (à partir de *Ami-Ami*, Rascal & Stéphanne Girel, Pastel), *Explorateurs de légendes* (à partir de *Les Derniers géants*, François Place, Casterman), *Arrête tes clowneries* (à partir de *Tête à claques*, Philippe Corentin, L'école des loisirs), *Poussin, poussine* (à partir de *Blaise et le château d'Anne Hiversère*, Claude Ponti, L'école des loisirs)



Éditions Être - 2006

Parce qu'elle croise plusieurs niveaux de lecture, l'œuvre de Claude Ponti engage pleinement les savoirs et la sensibilité de chaque lecteur, offrant une idée passionnante et non simplifiée de l'acte de lire. Ses albums s'appellent et se répondent lançant des filets vers des pôles culturels divers, instituant chaque enfant en héritier et partenaire de l'intelligence du monde.

D'une part, il s'agit d'avancer, d'agir, d'avoir confiance (filiations, cycles, transmissions, ruptures) ; d'autre part, il est suggéré de prendre le temps des pauses, de faire une mémoire à son histoire, de donner des racines à ses élans (protection, intériorisation, implantation). Entre les pages, on apprend à « tenir au monde » : tenir, s'agripper en situation de danger, tenir, aimer suffisamment la vie pour la défendre.

APPRENDRE A LIRE

Méthode et démarche sont deux mots qui ne sont pas synonymes.

Un enseignant, pour pouvoir enseigner ce qu'il a à enseigner afin que ses élèves apprennent ce qu'ils ont à apprendre, se doit de choisir une « démarche » efficace, et surtout pas une « méthode ».

Coupage de cheveux en quatre et finasserie de pédagogue, direz-vous : méthode et démarche, c'est la même chose, le second appartenant au jargon de ces mêmes pédagogistes.

Erreur !

Une méthode, c'est un « truc » tout fait. Reposant parfois — rarement — sur quelques données scientifiques, mais qui se trouvent complètement figées, caricaturées en principes raides et définitifs, sans aucun lien avec les élèves qui vont la subir, et souvent sans lien apparent non plus avec les données scientifiques en question.

En réalité, la plupart du temps, il s'agit de l'invention d'un enseignant (quelquefois) ou d'un médecin (pourquoi pas d'un cordonnier ?) qui a reçu (du Ciel ?) l'illumination nouvelle, un beau jour, d'un gadget inattendu, des gestes à faire faire, des couleurs pour barioler les syllabes des mots, des lettres assimilées à des objets ou à des personnages, et autres fariboles, qui ont en commun de n'avoir aucun rapport avec la lecture, mais qui occupent et « amusent » les enfants, en les détournant soigneusement de cette activité ennuyeuse et fatigante qu'on appelle lire.

Tout autre est la démarche, caractéristique n°1 du métier d'enseignant.

Il est vrai que c'est là chose fort complexe, reposant essentiellement sur des données scientifiques, et d'abord sur une définition rigoureuse du résultat que l'on veut obtenir **à long terme** : quel adulte lecteur veut-on voir sortir de notre petit de six ans ?

La réponse éclaire superbement tout ce qui manque aux réponses scolaires habituelles : un adulte lecteur n'est pas seulement capable, de « comprendre ce qu'il lit », mais il est surtout capable **d'utiliser ce qu'il a lu**. Je peux dire que je sais lire si je trouve dans ce que je viens de lire la solution aux problèmes que j'avais avant de lire, qu'il s'agisse de savoir comment brancher ma live-box, quand utiliser les identités remarquables ou le théorème de Thalès ou encore de trouver la détente dont j'ai besoin.

Et cela n'a que peu à voir avec le fait d'avoir identifié des mots, de connaître la relation lettre/son, ou de savoir dire combien il y a de syllabes dans un mot. Ces savoirs-là peuvent avoir un intérêt pour la connaissance du fonctionnement de la langue, mais n'en ont à peu près aucun pour l'acte de lire : il faudrait peut-être cesser de tout mélanger

Les sciences nécessaires à la construction d'une démarche visant un tel objectif sont diverses : toutes celles qui concernent à la fois le fonctionnement de ce qu'il y a à apprendre — la lecture — fonctionnement lui-même complexe, relevant de la linguistique, de la psychologie et de la sociologie, mais aussi ce qu'on sait de l'acte d'apprendre, et de la manière dont les enfants effectuent leurs apprentissages.

Ce sont toutes ces connaissances qui constituent ce qu'on appelle la « formation initiale » des futurs enseignants, et dont on comprend bien qu'elles ne s'acquièrent pas en regardant faire un collègue. Et comme les travaux des chercheurs sont en constantes avancées, il va de soi que ces avancées doivent être de façon permanente à la disposition des enseignants, lesquels doivent être aidés dans leur appropriation. C'est dire qu'une formation d'enseignants (au fait, n'est-ce pas vrai de toute formation professionnelle ?) doit être continuée tout au long de la vie professionnelle.

N'EST PAS UNE AFFAIRE DE METHODE

Mais si ces connaissances sont indispensables, elles ne sauraient suffire : comme aucun apprentissage ne peut partir de zéro, et que, selon le mot de Philippe Meirieu, « on ne construit que sur du donné », il faut que le futur enseignant apprenne :

- 1- à repérer ce « donné » appartenant à chaque enfant
- 2- à rendre commun à toute la classe ces « donnés » particuliers
- 3- à s'en servir pour provoquer une transformation du dit donné, vers un savoir lire, dûment défini et explicité.
- 4- à connaître les obstacles que les enfants auront à surmonter pour accepter cette transformation de leurs savoirs
- 5- à savoir comment s'y prendre pour les aider à les surmonter.

D'autre part, chaque année, les enfants arrivent avec des savoirs préalables différents, des habitudes autres, un vocabulaire qui n'est pas exactement celui que les enfants connaissaient l'année précédente : il faut donc réajuster complètement l'habillage de la démarche, dont les principes restent les mêmes — au moins, vont dans la même direction — mais dont l'actualisation doit être repensée. Impossible donc d'utiliser les mêmes outils, les mêmes histoires, la même progression tous les ans. Tout est à construire et reconstruire dans ses détails chaque année.

Mais sous cette reconstruction permanente, cette démarche d'ouverture et de recherche, force est de reconnaître que les enjeux véritables, qui se cachent ici, dépassent de beaucoup les questions de technique pédagogique.

En fait, comme le dit L. Carle : *Ce n'est pas la technique didactique en soi qui fait problème, c'est la philosophie qui sous-tend les pratiques dominantes séculaires. Donc, ce n'est pas de « méthode » qu'il faut débattre, mais de choix éducatif et politique. Car toute éducation contient une vision à long terme de la société, progressiste ou conservatrice.*

Soyons justes : avouez qu'une bonne méthode syllabique, c'est tellement plus reposant que tout ça. Rien à préparer et puis, c'est si bête que lorsqu'on a dépassé la petite gêne que ça crée au début, on n'a plus besoin de réfléchir, ni même de penser à ce qu'on fait...

Eveline Charmeux,

professeur honoraire IUFM,
ex-chercheur en pédagogie du français.

Lire ou déchiffrer ?

L'apprentissage de la lecture en questions
ESF—Eveline Charmeux

Voici un livre intéressant à plus d'un titre d'abord parce qu'il opère, en ces temps de consensus régressifs, une clarification salutaire sur l'apprentissage de la lecture, qu'il traite aussi bien de l'organisation des pratiques de classe, de l'enseignement de la lecture que des aspects théoriques, ensuite parce que nombre de sujets concrets sont introduites par des questions posées par des internautes sur le blog de l'amie scolaire qui fustige régulièrement les tenants de la pensée unique, les marchands de méthodes et autres vulgarisateurs scientifiques spécialistes des neurosciences censés apportés des réponses définitives aux questions pédagogiques.

L'ouvrage dans sa structure reprend la métaphore des itinéraires routiers et pose 3 questions principales. La plus importante : **Où veut-on arriver ?** comporte 7 carrefours, la question numéro 2 est la suivante : **les routes les plus fréquentées sont-elles les plus sûres ?** « Le discours de la méthode » ...de lecture, la troisième définit **d'autres itinéraires pour l'école**, pour la maison.../...

LIRE OU DECHIFFER ?

Après ce cheminement que Philippe Meirieux qualifie de « Voix diverses sur la voie d'un apprentissage », on arrive sur deux aires de repos (le débat des blogueurs et des textes de base d'Alain, de Célestin Freinet de Pierre Frackowiak, de Bernard Devanne et de Laurent Carle. Le livre fait preuve d'une réelle originalité et d'une grande cohérence d'ensemble parce qu'il organise un va-et-vient entre les supports papiers et numériques et crée des mises en synergie entre les différents témoignages, les apports d'Evelyne Charmeux et les textes d'auteurs. Une partie du livre comporte des extraits de contributions et d'échanges contradictoires avec des interlocuteurs qui poussent parfois Evelyne Charmeux dans ses derniers retranchements. Le lecteur appréciera sa ténacité, sa vigilance intellectuelle, son habileté, la force de ses convictions fondées sur une connaissance approfondie de la lecture, de l'histoire de son enseignement, de sa pédagogie et des recherches conduites depuis des décennies. Tout l'enjeu du livre est résumé dans le titre **Lire ou déchiffrer**. Les deux verbes sont évidemment exclusifs l'un de l'autre et recouvrent des opérations mentales antagonistes : « **Lire ce n'est jamais déchiffrer des mots inconnus.** ». Contrairement à une idée largement répandue dans le monde de l'enseignement et chez les parents d'élèves, le déchiffrage n'est une aide à rien, au contraire, pour l'auteure», « **il apparaît comme une gêne à la compréhension** ». « **Lire est défini comme une activité visuelle, largement intelligente et nullement mécanique que gêne vocalisation et subvocalisation.** » L'auteure s'appuie sur les études d'Emile Javal, de l'A.F.L. de François Richaudeau et des siennes propres qui convergent et démontrent qu'en situation de lecture, on ne déchiffre jamais. Les premières recherches en laboratoire conduites par François Richaudeau, dès la fin des années soixante, ont mis en évidence que la vitesse de lecture et la compréhension étaient fortement corrélées et que l'oralisation entraînait un déficit énorme du bénéfice de la lecture puisqu'un lecteur qui oralise déchiffrera

9000 mots heure à l'heure alors que le lecteur moyen en lira 27 000 et le lecteur prodige 100 000. Dans ces conditions, comment l'activité de lecture pourrait-elle être efficace, par exemple quand en fin de classe de CM2, certains élèves peuvent lire pratiquement l'intégralité de la nouvelle de Jean Giono **Faust au village**, soit 31 pages, en deux heures, tandis que les autres n'en liront péniblement que quatre pages ou 5 pages ?

Au surplus, les lecteurs véloces sont capables de différencier réalité et fiction, de mieux saisir l'implicite du texte, d'en reconnaître le genre littéraire. Pour François Richaudeau, le but n'était pas simplement de lire vite mais d'adapter son mode de lecture aux écrits, afin de tendre vers une lecture efficace, c'est-à-dire adaptée aux divers types de textes. La publication d'extraits de **La lecture rapide** aurait pu constituer un appui supplémentaire aux thèses soutenues dans l'ouvrage. Par ailleurs, si les travaux de l'A.F.L. sont mentionnés, aucun texte de Jean Foucambert ne figure dans l'ouvrage, pourtant **La manière d'être lecteur** paru la même année que **La lecture à l'école** a marqué un tournant historique dans les conceptions de l'apprentissage de la lecture.

En conclusion, on peut affirmer que ce livre au ton alerte qu'on lit avec un intérêt soutenu ne manque pas de hauteur, de cohérence ni de souffle. Il devrait conforter ceux qui ont déjà tourné le dos aux manuels de lecture et à la pédagogie traditionnelle et rendre plus audacieux les enseignants qui veulent mettre en accord leurs convictions intuitives et leurs pratiques pédagogiques. Si le livre pouvait atteindre le cercle des formateurs des E.S.P.E. et des équipes de circonscriptions, nul doute qu'il ébranlerait chez les enseignants, nombre de certitudes d'autant plus ancrées qu'elles sont basées sur une conception pseudo-scientifique, superficielle et dépassée de l'apprentissage de la lecture.

Jean Marie Kroczek

REFONDER LES LIENS ENTRE L'ÉCOLE ET LA LECTURE PUBLIQUE

Il est sans doute nécessaire de rappeler l'Histoire de ce qui relie et distingue l'école et la bibliothèque en évoquant d'une part les fondements idéologiques et enfin une part d'actualité relative à ces deux institutions.

Car en effet, outre la tutelle qui fut longtemps celle commune de l'Instruction publique, on trouve à leurs origines respectives un même fondement intellectuel révolutionnaire et démocratique, qui se poursuivra malgré le coup d'arrêt porté à l'élan républicain par les Thermidoriens.

Avant même que ne soit proclamée la Première République en septembre 1792, ses animateurs accordent un statut particulier et valorisent la bibliothèque. Cette institution, comme l'école, avait vocation selon les pères de la Révolution à lutter contre l'ignorance et favoriser ainsi l'affermissement de la liberté.

Un décret du 15 décembre 1790 postule ainsi que les dépôts de livres deviendront des lieux « où les citoyens viennent puiser des connaissances nécessaires à tous, sous une constitution libre où tous peuvent être appelés aux fonctions les plus importantes ». Dans l'esprit des révolutionnaires, cette collection ainsi constituée était destinée à alimenter un vaste réseau de bibliothèques censé apporter au peuple éducation, civisme et culture. L'esprit des Lumières, porteur d'un idéal d'hégémonie, de rayonnement de la Nation et d'un idéal artistique invoqué pour la conservation des livres, a suscité non seulement la nécessité républicaine d'instruction publique mais également l'accès aux livres, lesquels sont alors perçus comme les principaux auxiliaires de l'enseignement.

Bibliothèque et école publique partagent donc bien ce même terreau révolutionnaire et démocratique. A ces origines communes, font ainsi écho des enjeux communs, deux siècles plus tard que l'on retrouve dans les débats et mises en

cause qui ont agité récemment ces institutions. Sans doute parce qu'elles sont deux maisons communes de la République, elles cristallisent un ensemble d'attaques dont nous pouvons relever deux exemples récents parmi beaucoup d'autres, la remise en cause de la littérature de jeunesse du côté des bibliothèques et la lutte contre le prétendu enseignement de la théorie du genre à l'école.

Le 9 février dernier sur l'antenne de RTL, Jean-François Copé, leader du principal parti d'opposition, fustige l'album « Tous à poil », selon lui « *recommandé aux enseignants* » ; Au même moment, plusieurs membres du personnel de bibliothèques municipales et certains élus vont faire l'objet de pressions de la part de militants d'extrême droite, de catholiques traditionalistes, et d'identitaires, parmi lesquels de nombreux membres du « Printemps Français » exigent le retrait de certains livres pour la jeunesse des collections, au prétexte qu'ils défendraient la théorie du genre et dénonçant des « *bibliothèques idéologiques* ».

L'intérêt de l'évocation, à deux siècles d'intervalle, des fondements idéologiques à l'origine des deux institutions dans leur anatomie contemporaine et de débats visant à remettre en cause leur action au sein de la société, nous éclaire sur l'importance de l'école et de la bibliothèque publique, lesquelles peuvent sans doute être considérées comme étant constitutives du pacte social républicain. Toutes deux sont censées, outre leurs missions relatives à l'Instruction publique, à l'accès à l'information comme aux œuvres de l'art et de l'esprit, promouvoir la défense des vertus républicaines de liberté, d'égalité et de fraternité, assurer le développement de la citoyenneté, l'émancipation personnelle dans des lieux qui demeurent les derniers espaces de mixité sociale, non marchands et ouverts à tous.

Thibaut Canuti

SUR L'ÎLE FERRY

Sur l'île Ferry, capitale de l'archipel Gratuitéobligatoire, rien ne va plus. Le roi Jules V est submergé par l'inquiétude. Sa réforme des rythmes-scolaires aura beaucoup de mal à être appliquée. De plus, il vient de recevoir le rapport triennal du ministre Brienne. Les troupes de l'Océdéheu de l'empereur Pisa, poursuivent leur avance inexorable. De nombreux pays sont déjà envahis. Selon des critères internationaux imposés par l'empereur Pisa, tous les enfants de toutes les écoles du monde doivent acquérir les mêmes compétences. Fort heureusement, l'archipel Gratuitéobligatoire est à la vingt-cinquième place du classement Pisa. Et, cette place protège, pour le moment, l'archipel de l'invasion de l'Océdéheu.

Mais déjà, lui a signalé le ministre Beauveau, des espions de Pisa ont passé les frontières de l'archipel. Leur mission : changer l'opinion. A la télévision, à la radio, les mêmes spécialistes sont toujours invités. Le neurologue Quinajamaisenseigné, le philosophe Lenivobaisse, l'historienne Cétémiuhavant, le sociologue Pourlebiendésenfants, l'économiste Suppriméleservicepublic. Ils débattent à longueur d'émission. Leur cible favorite : les réformes du roi Jules. Et, bien sûr le budget exorbitant (à leurs yeux) de l'éducation. Des banquiers, des sociétés de bourse, des grands industriels ont même créé un parti politique. Le premier point de leur programme, le seul d'ailleurs : envoyer tous les enfants de l'archipel étudier dans les pays classés aux trois premières places du classement Pisa. Ain-

si les bâtiments scolaires seraient libérés. On mettrait à leur place des banques. Elles recevraient de l'argent du monde entier et le sous-sol de l'archipel serait aussi riche que celui de la Suisse.

Le roi Jules V se souvient parfaitement que la réforme de son ancêtre Jules 1° avait été fort mal accueillie. À l'assemblée les insultes pleuvaient. « Lorsqu'ils sauront lire, les enfants auront accès à tous les livres ! » « C'est immoral ! » « Et, les jeunes filles, il faut les protéger ! » « Les demoiselles auront accès à tous les livres ! » « Comme au mal comme au bien ! » « Il faut protéger nos enfants ! » « Refusons l'école obligatoire, gratuite et laïque ! »

- Bah ! monsieur Valsignon ! Les temps n'ont guère changé. Souvenez-vous il y a peu des extrémistes ont voulu faire interdire certains livres dans nos bibliothèques !

- Oui, majesté.

- Mais l'important n'est pas là. Il faut que nous puissions mettre en place la réforme de rythmes scolaires ! Monsieur Gabriel Racle de Retz vous a-t-il remis son rapport ?

- Oui. Les préconisations de monsieur Racle de Retz se résument en quelques mots. Classe, quatre jours et demi par semaine. Arrêt des cours au plus tard à quinze heures trente. Accueil des enfants par des associations culturelles ou sportives ou dans les bibliothèques jusqu'au retour des parents au plus tard à dix-huit heures. Je dois ajouter que monsieur Grenelle est très pessimiste.

- Comment faire passer une telle réforme. Vous savez bien que pour moi

RIEN NE VA PLUS !

les sondages sont au plus bas ! Dès que je prends une initiative, les partis d'opposition et les médias avec leurs spécialistes affirment que c'est celle exactement opposée que j'aurais dû prendre. Quant à notre majorité ...

- Vous avez-dit exactement opposée, majesté ...

- Oui, Valsignon, exactement opposée. Mais je ne vois pas ce qu'il y a de drôle ?

- Sire, je crois que j'ai une idée. Une idée complètement folle et absurde. Je suis sûr que ça va marcher ! Votre réforme nous allons la faire voter. Voilà ce que nous allons faire

Un mois plus tard, dans le salon du roi. Il est vingt heures.

- Sire, nous avons gagné, le parlement vient de voter la réforme des rythmes scolaires exactement comme vous les souhaitiez !!!

- Vite, la télé... Ecoutons ce que va nous dire ce bon monsieur Cossuet

- Après une semaine de débats houleux, l'assemblée nationale a voté, en début de soirée, à la quasi unanimité, la nouvelle loi sur les rythmes scolaires.

Monsieur Cossuet merci d'avoir accepté notre invitation. Après un mois de bataille parlementaire la loi sur les rythmes scolaires va enfin pouvoir être appliquée.

- Je voudrais ici rendre hommage à l'excellent travail fait par les représentants du peuple. Il fallait absolument s'opposer à l'extravagant projet du roi Jules V. Projet que je dois rappeler aux électeurs. Cours, six jours par semaine. Début des cours à dix heures, fin des cours seize heures. Activités culturelles ou sportives le matin de huit heures à dix heures. Pose méridienne de midi à quatorze heures dans la cour de récréation afin que les enfants

puissent s'amuser. Et après seize heures, les enfants se retrouvent dans la cour de récréation afin que les salles de classe soient libérées pour le ménage. Et, il faut que les électeurs le sachent ; dans le projet du roi tous les frais extrascolaires devaient être pris en charge par le royaume.

- Pouvez-vous monsieur Cossuet nous donner les grandes lignes de la nouvelle loi ?

- Elle se résume en quelques mots. Classe, quatre jours et demi par semaine. Arrêt des cours au plus tard à quinze heures trente. Accueil des enfants par des associations culturelles ou sportives ou dans les bibliothèques jusqu'au retour des parents au plus tard à dix-huit heures.

- Et les frais extrascolaires monsieur Cossuet.

- Bien entendu, les communautés locales se feront un honneur de prendre en charge les frais extrascolaires de cette réforme. Je me demande encore comment Jules V a pu un seul instant penser que c'était au royaume de prendre en charge financièrement ce qui est la prérogative des communautés locales. C'est du jacobinisme, nous ne sommes pas loin de la dictature !!!

- Arrêtez cette télé ! Je ne peux plus l'entendre...

- Alors sire quel sera votre prochaine réforme ?

- Prenons un peu de repos. Et nous pourrions travailler sur la réforme des programmes.

Dominique **Grandpierre**

P.S : Toute ressemblance avec des personnages existant ou ayant existé est pure coïncidence

L'ENSEIGNEMENT AU MAROC

Fraîchement retraité, cédant à une demande pressante de la directrice d'une école marocaine, je suis parti là-bas en voiture.

A noter que le Maroc a voté il y a deux ans la reconnaissance de la langue berbère (amazigh) comme deuxième langue nationale, montrant une ouverture supérieure à celle du gouvernement français qui a combattu avec acharnement les langues dites régionales. Encore meilleur, aujourd'hui l'éducation nationale lance le recrutement d'enseignants marocains pour que les enfants immigrés en France ne perdent pas leur langue...

A mon arrivée, l'école française de la ville où j'arrivais (école privée en fait) était en émoi, car le Maroc venait de voter de nouvelles lois très contraignantes concernant le recrutement des enseignants. Mais comme bien souvent, une levée de boucliers dans certaines villes régla vite le problème. Cette école emploie une sorte de contrôleur pédagogique, en fait une sorte de caution de conformité au système, ainsi que des enseignants Français ou Franco-Marocains.

Le Maroc est officiellement musulman, ce qui veut dire que l'on y naît musulman, et qu'il est impensable pour un Marocain de ne pas être musulman. Dans l'école dite « française », les élèves de chaque classe hurlent donc consciencieusement le Coran une heure et demie par jour. Facile de deviner dans quel état ils sont lorsqu'ils sortent de ces séances...

L'IUFM voisin de l'école comporte des formateurs compétents, qui d'ailleurs y enseignent parfois à temps partiel afin d'améliorer leur ordinaire ; les enseignants sont souvent volontaires, motivés et compétents, mais ils ont à faire face à des conditions de travail pitoyables. L'omniprésence de l'islam rend impossible un véritable enseignement : quand on pose une question pour faire réfléchir les enfants sur un sujet quelconque, impossible d'obtenir l'émission d'hypothèses,

une certitude s'impose, « C'est Allah ». Remplacement du raisonnement hypothético-déductif par l'islamo-assertif... Le niveau des enfants est bien sûr faible, mais compte tenu du milieu, ... Attention : je témoigne de ce qui se passe dans le sud, pas de ce qui se passe dans les grandes villes du nord, où les choses sont différentes par bien des aspects, ne serait-ce que l'aspect financier. Dans les villages de l'Atlas, les enfants vont à l'école primaire, apprennent à lire, répètent le Coran, puis... les garçons iront au collège, tandis que la plupart des filles resteront au village en raison de l'extrême pauvreté de la famille. Bien conscients du problème, les élus, le Postier, le Directeur de l'école du gros bourg le plus proche du haut-Atlas ont créé une association dont le but est de gérer un internat à très bas coût pour les adolescentes des villages environnants. A noter qu'au Maroc ce type d'initiative est subventionné à 70% par le Roi – mais les derniers 30% demeurent un gros obstacle. Le bâtiment est terminé, mais lors de mon dernier passage, les frais de fonctionnement n'étaient pas assurés. Deux fourgons avaient été achetés pour les transports scolaires, mais un troisième faisait grandement défaut. L'élu local m'a accueilli très chaleureusement, et l'équipe qu'il formait avec les fonctionnaires m'a semblé très soudée.

J'ai dormi dans l'appartement de fonction de l'instituteur d'un village extrêmement reculé – dont le confort est celui du garage du moins ordonné d'entre nous. S'il avait suffisamment de stylos pour le premier trimestre, il ne savait pas comment faire pour finir l'année...

Ceci dit, en rapport de la pauvreté environnante il n'est pas plus mal traité qu'un instituteur des Alpes de Haute-Provence dans les années 70, lorsque la loi relative aux appartements de fonction datait de ... 1919 !

Patrick Erard

NOCES DE PLUME ET NOCE DE PINCEAU

L'art est souvent présent dans l'œuvre de l'écrivain Jean Proal mais un roman *Montagne aux solitudes* s'y attache particulièrement. Deux journaux intimes par deux hommes isolés sur les hauteurs de Toulon : l'un, celui de Galliera, qui incarnerait plutôt l'écrivain, l'autre, celui de Faucherand, peintre, composé de "quelques notes à aligner bout à bout". L'un, Faucherand, "regrette de ne pas savoir écrire" tandis que l'autre, Galliera, admire l'art pictural, notamment sa maîtrise du portrait, du premier... On peut sentir dans plusieurs passages du roman le sens proalien de l'art et même le dialogue entre art et littérature voire tous les arts. Pour en prendre la mesure en voici quelques extraits :

« Je me suis souvent demandé, depuis quelques jours, comment une toile couverte de couleur pouvait se charger soudain de tant de sens, concentrer tant de mystère et de clarté. Je ne sais pas si celles-ci ont de la valeur, et cela m'importe peu. Mais Faucherand a enfermé en elles une si diabolique puissance qu'elles font éclater le sordide logis où nous vivons, et que leur présence me prend à la nuque comme un étau. [...]

J'ai eu d'abord une déception. À l'étudier de près, c'est bien mon portrait. Ce sont mes yeux, mon nez, ma bouche un peu tordue. Il y a même cette cicatrice que j'ai au coin des lèvres, à peine visible. Ce sont mes cheveux, et le col du bourgeron de toile que je ne quitte jamais. Mais, en gros, ça ne me ressemble pas.

Peu à peu, cependant, son tableau a fait son chemin en moi. Il n'y a rien de tel que la solitude pour vous ouvrir l'intelligence, pour vous faire descendre chaque jour un peu plus bas en vous-même. J'ai enfin compris. J'ai compris que c'était bien mon portrait. C'était moi, c'était tout moi, c'était moi à en crier. Ce portrait, ce n'est pas seulement la maigre figure que me renvoie mon miroir, c'est

mieux que ma peau et ma chair, c'est plus profond que mes os. C'est celui qui est en moi et que je ne connaissais pas, et qu'il a trouvé, lui le maudit, lorsqu'il me fouillait de ses yeux aigus. Cette tête, c'est ma vie, c'est mes vingt ans de vie, avec leur misère, le malheur accroché à moi comme une tique, et qui me bouffe le sang. »

Par deux métaphores, Faucherand rend compte de l'art du portrait :

L'une, "Les épisodes qui l'ont marqué", "le visage labouré par la souffrance" [Galliera, le personnage représenté], « comme on retrouve au flanc d'un montagne, à travers les bancs de roches, l'histoire des convulsions de la terre. » Désignant la raideur sèche du visage par les lieux où Galliera a souffert et grandi et « cette lumière de ses yeux, cette brume d'espoir qui, par moments, fait vaciller ses traits comme la chaleur fait trembler l'horizon, tout cela c'est son amour : cette Claire [...] ».

Et l'autre, l'outre :

« J'ai, comme chaque fois, l'impression d'avoir vidé mon sujet, de l'avoir débarrassé de sa substance, d'être allé plus loin que ce que je voyais. [...] Il est comme une outre vide qui n'a plus rien à me donner. Mais il est sur la toile. Ce halo pathétique qui l'entourait, j'en ai fait de la chair et cette chair semble gémir d'angoisse. C'est la première fois qu'une de mes toiles me bouleverse ».

Alors que son personnage peintre, Faucherand, pensait « qu'on doit pouvoir s'exprimer plus complètement avec la plume qu'avec le pinceau » Proal semble convaincu par les ponts entre la littérature et les arts. Il les présente, en plusieurs textes ou témoignages, comme les créateurs d'humanité ou dit plus modestement des ambassadeurs, vigiles et éveilleurs, de l'être en chacun de nous.

Anne Marie Vidal

L'ESPRIT SOUFFLAIT UN PEU DANS LE DÉSORDRE...

Cette fois l'esprit soufflait un peu différemment. Un peu fou. Un peu dans le désordre. Comme si le mistral avait perdu le nord. Comme si le chant des cigales enivrait autrement. Comme si Vox, Giono et Ricodo s'étaient donné rendez-vous pour dire aux jeunes que nous étions que nous n'avions encore rien compris.

1968. Chacun à sa manière, nous avons joué notre partition révolutionnaire, dans nos usines, nos écoles, nos ateliers, nos rencontres, encore ivres d'un espace que nous venions à peine de digérer croyant avoir refait le monde.

Cet été-là, Lurs vivait dans un climat post-révolutionnaire, acceptant la rencontre et la confrontation, les échanges verbaux et verbeux, et prenant un malin plaisir à bouffer du bourgeois ou du syndicaliste. Il y en avait pour tous les goûts.

Et cette fois encore, chacun écrivait sa page dans le brouhaha des séances agitées de la Chancellerie, des poses boisson sur la terrasse, des présentations artistiques de certains et le fauxsemblant intéressé de beaucoup d'autres. Mais il fallait exister à la mode d'un temps où Mac Luhan vitupérait autour de la "Galaxie de Gutenberg" (1962) et le "Message et massage" (1967) qui fortifiait bien des théories évolutives.

Et voilà que la "révolution culturelle" venait d'en rajouter une couche, donnant à nombre de nos amis l'occasion d'envolées lyriques aussi incontrôlées qu'incompréhensibles. Qui valut à l'un des nôtres, après une envolée dithyrambique, un magistral "*Et alors*" asséné sèchement et sans ménagement par le Professeur Cohen qui présidait

les séances...

Nous étions là dans l'échauffement des débats et la confrontation des anti-valeurs qui assuraient une crédibilité un peu gauchiste que beaucoup attendaient.

Mais Lurs ne perdait pas ses racines et ses coutumes. La soirée de gala, ou le spectacle au théâtre Marius, ou le dîner à thème... n'avaient pas souffert des affres de la révolution intellectuelle : il fallait bien garder quelques racines !

Cette année-là, le thème se centrait sur l'influence, par les médias, de la connaissance. Sorte de fruit défendu dans l'arbre du jardin d'Éden...

Pour confirmer mon engagement, j'eus recours au forgeron de Forcalquier, qui, avec beaucoup de patience et une grande gentillesse, accepta de confectionner, sous ma direction artistique, le "masque de la parfaite connaissance", sorte d'hommage à la galaxie à laquelle j'appartenais et qui se préparait – le devinais-je déjà ? – à de nouveaux bouleversements.

Fier de moi, je revenais au village pour montrer ma découverte en demandant à Jean Dieuzaide de l'immortaliser dans son objectif débordant de poésie. Au moment où je prenais la pause au bas de l'escalier, Gérard Blanchard survint, et tel le génie créatif dans sa lampe d'Aladin, me protégea de son ombre comme s'il voulait m'envoûter et me proposer une autre religion du savoir...

Dans un coin de mon bureau, bien en vue, le "masque de la parfaite connaissance" veille sur mes élucubrations intellectuelles. Et j'entends alors le grand éclat de rire lyonnais de Gérard ...

Bruno Dardelet

UN HOMME DE PASSION

Communication et Langages a eu 50 ans en 2012. Créée par François Richaudeau la revue consacre son numéro de décembre 2013 à Gérard Blanchard. Graphiste et typographe Gérard Blanchard fait partie des personnalités qui ont marqué Communication et Langages et Les Rencontres Internationales de Lure. François Richaudeau lui a rendu hommage dans le numéro 11 de La Gazette de Lurs en 1998 année de son décès.

Blanchard n'est plus ; il s'est éteint le 26 août dernier.

Son nom est inséparable des Rencontres Internationales de Lure, dont - après Maximilien Vox, leur fondateur - il a été un animateur passionné, plusieurs dizaines d'années durant.

La passion, c'est le maître-mot qui le caractérisait. Une passion démesurée qui parfois le conduisait à l'intolérance, mais qui était toujours totalement désintéressée. Celle d'un autodidacte devenu humaniste, c'est-à-dire non conventionnel, non académique, non linéaire mais foisonnant, armé de l'analogie comme logique... Ajoutons à tout cela, un talent de tribun (que sa passion rendait parfois un peu long) et l'on comprendra la fascination, doublée d'affection, qu'il exerçait sur les jeunes. Des jeunes qui, avant de le rencontrer, ignoraient les richesses d'un univers des signes, et dont certains lui doivent leur vocation de graphistes.

Ouvrier typographe à ses débuts, ses réalisations lui valent la récompense

de Prix Blumenthal, ce qui le conduit à quitter sa ville de Saint Etienne pour monter à Paris où il rencontre Maximilien Vox, puis Albert Hollenstein, un graphiste suisse pétri de talent et de pédagogie. Il travaille chez Roger Escoffon, typographe de renommée mondiale, au Club Méditerranée, à cette époque symbole de révolution socioculturelle ; il s'enthousiasme pour des montages photo-son et des « light-shows » à la mode de 68 ; il crée des couvertures aux éditions Grasset... Puis, se libérant de contraintes professionnelles qu'il vivait mal, il s'investit totalement dans l'enseignement : à l'université, à l'Esag, à l'école Estienne, au cours de séminaires, et ce jusqu'à la fin. Son charisme, sa générosité et sa compétence font merveille. C'est pour lui un véritable épanouissement et l'occasion d'approfondir encore un peu plus ses connaissances en typographie, Le résultat : l'ouvrage *Aide au choix de la typographie*, un testament graphique publié juste quelques mois avant sa disparition.

François Richaudeau



L'AGUEUSIE TYPOGRAPHIQUE

Je sors ma tablette, je prends mon smartphone... et puis je fais quoi ?

Je consulte mes messages, je lis quelques lignes du Monde ou du Nouvel Obs, alors donc je lis... mais je lis quoi ? Des lignes de textes plutôt éphémères... et sur ma liseuse avec ce roman téléchargé, même chose, je survole ces pages à peine digne d'un livre de poche... mais le récit me plaît, c'est bien, non ? Là, j'aurai le choix entre cinq à six caractères... byzance !

Ces caractères défilent, rassurants par leur lecture simple et passe-partout. C'est un peu oublier la richesse typographique. Mais soyons contents, des gens lisent ! Pourquoi des typographes acariâtres viendraient-ils nous donner des leçons ? Après tout, comprendre n'est-il pas l'essentiel ? Recherche de sens, toujours ?... on a tout dit !

Cette belle société numérique, c'est formidable, non ? ... mais, tiens, j'ai une petite faim, j'hésite entre cuire une pizza au micro-ondes ou aller chez MacDo. La vie est trop riche pour perdre son temps en cuisine !...

Et la gastronomie typographique, qu'en est-il ?

La presse graphique, quelques sessions des Rencontres de Lure, quelques présentations d'affiches à Chaumont, montrent une belle effervescence de création. Les milieux branchés de la culture, ces derniers temps, érigent la typographie en art, sous un angle peut-être un peu élitiste.

Mais aujourd'hui, l'Helvetica, l'"Arial", le "Times", le "Verdana", et le "Comic sans" règnent en maîtres dans nos lucarnes post-MacLuhan... voire dans les productions papier amateurs, de commerces ou d'associations, voire même sur les banderoles de manifs.

N'y a-t-il pas métaphore avec l'agriculture transgénique, en regard d'une typographie universelle, vieille marotte de créateurs typo ?

Une typo-biodiversité ? Cherchons quelques typos à beau plumage en voie de disparition, ou des glyphes naissants qui peuvent polliniser des fontes magnifiques et fragiles. Des professionnels cultivent dans ce sens des caractères de leur cru pour préserver leur éco-typo-système, et refusent la logique industrielle, avec une sorte de production équitable et locale, mais ils sont rares.

Là où ce n'est pas gagné, c'est dans l'enseignement...

Allez en école primaire, l'entrée arbore un tableau

avec un A4 mal scotché, sur les activités d'éveils composées en "Comic sans", et le message aux parents en Times... au même moment les parangons programmeurs hésitent à imposer l'apprentissage de la lecture et de l'écriture par le seul moyen de l'ordinateur... cela en dérange plus d'un ! Chouette ! les Powerpoint et autres Facebook vont vulgariser l'usage du texte, avec quatre ou cinq caractères connus par les enseignants, débauche de choix, donc !

Ne faut-il pas instaurer d'urgence une semaine du goût typographique pour nos chères "têtes blondes" ?

Le style n'est plus un standard de qualité, la vitesse l'est bien plus... il suffit de constater le nombre d'animations éphémères réalisées en "motion design²", qui occupent nos écrans... Et d'expérience, en école de graphisme, les étudiants, équipés à grand frais d'ordinateurs performants, retombent – si on les laisse faire – sur les mêmes quinze caractères (ils disposent pourtant de plusieurs milliers de polices avec les logiciels infographiques).

Alors, n'en déplaise à certains intellectuels étanches aux originalités graphiques, militons pour la variété, avec discernement, mais en amoureux d'un éclectisme propre à nos esprits épicuriens.

Le syndrome du MacDo typographique risque bien de participer à une obésité mentale incurable.

Un peu de sport typographique ? Des caractères anti-oxydants ? Une diététique de l'écriture ?!

On lancera peut-être bientôt l'idée de régimes "Typo Watchers" !...

Alain Bauer

P.S. : on doit noter l'initiative des Rencontres internationales de Lure qui présentent dans leur magazine *Après/Avant* quelques créations typographiques actuelles de jeunes typographes... grâce leur soit rendue !

¹ L'agueusie est l'absence du sens du goût.

² cf. Wikipédia : **Le design d'animation, design animé, motion design ou motion graphic design** est l'art de la conception graphique en mouvement par addition de la typographie, graphismes, vidéos, 3D, sons. Plus simplement, c'est l'art de penser le mouvement d'un point de vue graphique / artistique avant de le penser d'un point de vue physique ou technique.

LA LETTRE COMME IMAGE

Un projet d'exposition à partir d'un fonds d'affiches rassemblé par François Richaudeau

A la différence du pictogramme égyptien ou de l'idéogramme chinois, les alphabets latins ou grecs sont constitués de signes discrets, arbitraires et fonctionnels. Leurs combinaisons en graphèmes reproduisent, dans le continuum de la phrase, le continuum du langage parlé.

Pourtant, il existe dans l'occident gréco-latin une sorte de nostalgie d'un temps où le signe était, en lui même, représentation d'une réalité matérielle ou idéelle, l'objet d'une appréhension sensible et pas seulement intellectuelle ; une sorte de nostalgie de l'origine puisque, chez les phéniciens, précurseurs de l'écriture gréco-latine, le mot alphabet lui même est formé à l'aide des deux premières lettres « aleph » qui, dans sa graphie ancienne représente une tête de taureau et « Beth », nom phénicien de « maison », emprunte son tracé à un hiéroglyphe égyptien désignant la maison.

Un texte de Victor Hugo illustre bien cette nostalgie romantique d'un temps où la lettre faisait image : texte amusant ou notre grand poète déroule une sorte d'alphabet imagé où le « Y » est soit un arbre, soit l'embranchement de deux routes, soit encore un suppliant qui lève les bras au ciel, le « H » la façade de l'édifice avec ses deux tours, le « B » le « D » sur le « D », le dos sur le dos, la bosse ...etc...Pour Claudel également, les mots ont une âme, une sorte d'au delà de leur aspect fonctionnel et conventionnel. Et que dire de la correspondance que suggère Arthur Rimbaud entre les voyelles et les couleurs, réalités sensuelles par

excellence !

Cette nostalgie ou cette volonté que la lettre fasse image est particulièrement visible dans la communication par voie d'affiche. Celle-ci est, en effet, un média qui doit s'imposer de façon, immédiatement et globalement, lisible dans l'espace public. L'affiche doit faire image et sa partie informative, son lettrage se doit de faire partie, et même parfois être le tout, de cette image.

L'exposition que nous projetons de réaliser, en collaboration avec la Bibliothèque Départementale de Prêt des Alpes de Haute Provence, de la communauté de Forcalquier et d'autres partenaires possibles comme la Maison des métiers du Livre de Forcalquier, s'appuiera sur la très riche collection rassemblée par François Richaudeau, passionné qu'il fut toute sa vie par la typographie, l'écriture et les processus de lecture ; collection qu'il a léguée à la Bibliothèque Pédagogique de Sisteiron qui porte son nom.

L'exposition s'articulera autour des différentes manières qu'a la lettre de devenir image. Les thèmes illustrés pourraient être les suivants : L'alphabet imagé ; la relation entre l'illustration et le lettrage, la lettre manuscrite comme signe esthétique ; le calligramme comme texte en image ; le logotype comme image de marque ; l'affiche « constructiviste » etc, etc...

Alain le Métayer

La GAZETTE DE LURS BIEN VIVANTE

Suite édito

.../...**Yvane Chenouf** qui inlassablement, depuis 40 ans, dans des conférences brillantes et marquantes, communique au public sa passion de la littérature jeunesse, fait partager ses analyses impertinentes et suscite la réflexion, **Evelyne Charmeux**, amie de longue date de François Richaudeau qui exerce une veille vigilante sur les questions d'éducation et qui vient de publier un ouvrage clair, complet, enthousiaste bien documenté et utile, d'un type nouveau qui s'intitule : Lire ou déchiffrer », **Anne Marie Vidal**, professeur de philosophie retraitée, Présidente des amis de Jean Proal dont elle est la grande spécialiste, elle anime avec fougue des conférences sur cet auteur bas alpin trop méconnu et réussit à nous faire entrer dans l'intimité de ses textes. Près de 600 personnes vont recevoir ce numéro. Aux amis du premier cercle de François Richaudeau du monde de l'édition, des arts graphiques et de la typographie s'ajoutent de nouveaux fidèles des rencontres de Lure, des professionnels du livre de Forcalquier, des ensei-

gnants et des personnalités et associations diverses. Au long des années, des compagnons que nous gardons en mémoire ont disparu : Yves Perrousseau, éditeur Gérard Castellani, inspecteur d'Académie militant associatif et bien d'autres. François lui-même disparu il y a plus de deux ans ne pourra pas nous lire mais nous souhaiterions qu'il puisse être fier de ce numéro.

Que nos lecteurs soient remerciés, ainsi que toutes les personnalités qui ont apporté leur aide, leurs dons et leur soutien à la Bibliothèque pédagogique François Richaudeau.

La gazette de Lurs remercie toutes les communes et les communautés de communes, les villes et les villages des Alpes de Haute Provence qui ont apporté une aide financière sous forme de subvention à la Bibliothèque pédagogique François Richaudeau, association support de l'édition de La Gazette de Lurs.

Jean Marie Kroczek

LIVRES D'ARTISTES

- Un chemin de création, témoignages d'Anna-Eva-Bergman et Hans Hartung (Les amis de Jean Proal)
- L'or de vivre 1974 avec Hans Hartung, d'Anna-Eva-Berman (L'envol)

Pour en savoir plus sur Jean Proal :

Site : www.jeanproal.org

LES AMIS DE LA GAZETTE

- Pour nous donner votre sentiment sur cette Gazette, pour nous proposer un article.
- Pour recevoir La Gazette par internet en nous communiquant votre adresse courriel.
- Pour nous aider en adhérant à l'association ou en faisant un don, adressez vous à :

Bibliothèque pédagogique F Richaudeau
45, place René Cassin
04200 Sisteron
Blog : <http://biblipeda.eklablog.fr/>

La Gazette de Lurs

Place du Château - 04700 - LURS
 06 30 81 92 73 / gazettelurs@orange.fr
Rédacteur en chef : Jean-Marie Kroczek

Comité de rédaction :

Yvette Richaudeau
 Jean-Marie Kroczek
 Dominique Grandpierre